



Hermann Kafka (1852–1931)

FRANZ KAFKA
LETTRE AU PÈRE


VITALIS

dans tous les détails, sous tous les aspects, en toutes occasions, de près comme de loin, ce procès abominable qui plane entre toi et moi, ce procès dans lequel tu prétends toujours être juge, alors que tu en es dans une large mesure (je laisse ici la porte ouverte à toutes les erreurs qu'il peut m'arriver de commettre) partie prenante, avec les mêmes aveuglements et faiblesses que nous.

Dans ce contexte global, Irma¹⁵ fut un exemple instructif des effets de ta pédagogie. D'une part, elle était une étrangère arrivée à l'âge adulte dans ton magasin, et, n'ayant principalement affaire à toi qu'en tant que son chef, elle ne fut que partiellement soumise à ton influence, à un âge auquel on est déjà à même de se rebeller, mais d'autre part, elle était aussi ta proche parente qui admirait en toi le frère de son père et sur laquelle tu avais beaucoup plus que la simple autorité d'un patron. Cette créature d'apparence chétive, mais si capable, intelligente, courageuse, modeste, digne de confiance, désintéressée, fidèle, qui t'aimait comme oncle et t'admirait comme patron, qui avait déjà fait, et fit également plus tard, ses preuves dans d'autres emplois, n'était malgré tout à tes yeux qu'une piètre employée. Tu la considérais presque comme une de tes enfants, position que nous l'encourageons bien sûr, nous aussi, à prendre, et ta personnalité exerçait sur elle une telle emprise qu'elle se mit à manifester (uniquement vis-à-vis de toi, il est vrai, et, souhaitons-le, sans connaître les profondes souffrances de l'enfant) une tendance à la distraction, à la négligence, à l'humour noir, et même à une certaine désobéissance, si tant est

¹⁵ Irma Kafka (1889–1919), fille du défunt oncle Ludwig, était employée dans le magasin de Hermann Kafka. Elle se lia avec Ottilie, et, comme cette dernière, eut du mal à s'y intégrer.



prétendre sont soit celles que tu ne recouvres pas, soit celles qui sont hors de ta portée. Vu l'image que je me fais de ta grandeur, il ne me reste que peu de régions, et uniquement des régions peu hospitalières, et surtout, le mariage ne se trouve pas parmi elles. Cette seule comparaison prouve déjà qu'en aucun cas je ne veux dire que ton exemple m'ait détourné du mariage, comme il le fit par exemple du magasin. Bien au contraire, et ce, malgré toutes les similitudes, même éloignées. Votre couple était à bien des égards un modèle de couple à mes yeux, un modèle de par sa fidélité, sa solidarité, son nombre d'enfants, et parce qu'il continua à exister en tant que couple, même une fois les enfants élevés et que ceux-ci ne cessaient d'en troubler l'harmonie. C'est même cet exemple qui me donna cette haute idée du couple ; ce sont d'autres raisons qui étouffèrent en moi le désir de me marier. Et toutes ces raisons trouvent leurs racines dans ta relation avec les enfants dont toute la lettre parle.

D'aucuns affirment que la peur du mariage provient parfois de la peur que l'on a de voir ses propres enfants vous faire payer plus tard toutes les fautes que l'on a soi-même commises envers ses parents. Je ne crois pas que cela soit, dans mon cas, très important, car mon sentiment de culpabilité vient de toi et il est tellement imprégné de son unicité, car ce sentiment d'unicité fait partie de son caractère oppressant, qu'il est impensable qu'il se réitère. Je dois toutefois dire qu'un tel fils, taciturne, renfermé, austère, dégénéré, me serait insupportable ; il est probable qu'à défaut d'une autre possibilité, je le fuirais, j'émigrerais, comme tu as voulu le faire un jour à cause de mon mariage. Il est donc possible que cela ait joué un rôle dans mon incapacité à me marier.



« Vous savez bien comme je déteste les lettres », écrivit Franz Kafka fin mars à Milena Jesenská. « Tout le malheur de ma vie – je ne le dis pas pour me plaindre, mais pour en tirer une leçon d'intérêt général – vient, si l'on veut, des lettres ou de la possibilité d'en écrire [...]. C'est un commerce avec des fantômes, pas seulement avec le fantôme du destinataire, mais aussi avec le propre fantôme qui grandit sous la main qui écrit, dans la lettre qu'elle rédige »¹. Propos étonnants pour un homme dont les messages personnels remplissent des volumes entiers : on a conservé environ 1500 lettres de Kafka, souvent de plusieurs pages. Il en a écrit encore beaucoup plus dans les presque quarante et un ans de sa vie, mais de nombreuses lettres ont été perdues à jamais en raison du destin de beaucoup de ses correspondants pendant la Seconde Guerre mondiale.

Kafka, quelqu'un qui détestait écrire des lettres ? Au contraire apparemment : pendant ses fiançailles avec Felice Bauer il développa une véritable passion pour la correspondance. Il écrivait ses lettres au bureau et chez lui à trois heures du matin et s'il restait



En haut : Franz Kafka à l'âge de 31 ans.

Page de droite en bas : En 1919, Kafka se fiança avec Julie Wohryzek.

sans réponse quelques jours, il paniquait, télégraphiait ou était incapable de se lever. Cependant, Franz Kafka se rendit compte un jour qu'il correspondait avec des gens qui étaient plus des créatures de son imagination que des êtres réels à qui ses lettres étaient adressées.

La lettre la plus longue que Kafka ait jamais rédigée avec plus de cent pages manuscrites est la *Lettre au père*, un texte particulier qui trahit beaucoup de choses sur Kafka lui-même et qui – quant à la qualité littéraire – ne le cède en rien à ses autres œuvres.

Le 4 novembre 1919, Kafka à l'âge de 36 ans se rendit à la pension Stüdl à Schelesen (aujourd'hui Želízy), un petit village dans la Bohême, à quelques kilomètres au nord de Prague. Depuis que son médecin Dr Mühlstein avait diagnostiqué à l'automne 1917 une tuberculose pulmonaire, il était déjà allé deux fois en repos dans ce village paisible. Que d'événements s'étaient passés en début d'année depuis son dernier séjour ! C'est ici qu'à l'époque dans la pension Stüdl Kafka avait, au début du printemps, fait la connaissance de Julie Wohryzek, une petite employée juive dont le père était sacristain d'une synagogue à Prague. Vraisemblablement, Kafka avait fêté avec Julie le 28 février son 28^{ème} anniversaire dans la pension Stüdl – certes, pas une grande fête, seulement quelques semaines après la fin de la Première Guerre mondiale, mais cependant peut-être avec un certain luxe comme cela convenait à la jeune femme. Peu après sa rencontre avec Julie, Kafka écrivait à son ami Max Brod : « Une créature ordinaire et étonnante. À la fois Juive et non-Juive, à la fois Allemande et non-Allemande, aimant le

cinéma, les opérettes et les comédies, la poudre et les voiles, possédant une quantité inépuisable et irrésistible d'expressions yiddish les plus osées, en général peu savante, plutôt gaie que triste – en gros, c'est qu'elle est. Si l'on veut décrire exactement son appartenance populaire, il faut dire qu'elle appartenait à ce genre d'employées de comptoir. Et avec cela, profondément honnête, courageuse et d'un naturel désintéressé, – de si grandes qualités dans une créature qui, physiquement, ne manque certes pas de beauté, mais aussi insignifiante qu'une mouche par exemple qui se brûle à la lumière de la lampe. »²

